



CLASSIQUES
GARNIER

DEAN (Jason), « Histoire des religions », *Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuses*,
98e année, n° 1, 2018 – 1, p. 79-81

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-09329-9.p.0082](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-09329-9.p.0082)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2018. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

REVUE DES LIVRES

HISTOIRE DES RELIGIONS

Claire L. Adida, David D. Laitin, Marie-Anne Valfort, *Why Muslim Integration Fails in Christian-Heritage Societies*, Cambridge – London, Harvard University Press, 2016, xv + 264 pages, ISBN 978-0-674-50492-9, \$ 45.

Dans la masse de littérature consacrée au problème de l'intégration des musulmans dans la société française, cette monographie est appelée à occuper une place à part, en raison de son approche résolument empirique. Alors que plusieurs ouvrages tiennent pour acquis que les musulmans sont défavorisés en raison de leur appartenance religieuse, les A. de la présente étude élaborent un rigoureux protocole expérimental afin de tester ce qu'ils considèrent à ce stade comme une simple hypothèse.

Comment établir que les immigrés musulmans en France subiraient une discrimination parce qu'ils sont musulmans et non pas parce qu'ils sont immigrés ? Pour répondre à cette question, les A. se proposent de comparer les chances relatives des immigrés chrétiens et musulmans. Mais pour que cette comparaison soit valable, cinq critères doivent être satisfaits : la population étudiée doit comporter des musulmans et des chrétiens ; cette population doit provenir d'un même pays et d'un même groupe ethnique ; l'appartenance religieuse ne doit pas être corrélée au statut économique et social des premiers convertis dans le pays d'origine ; la conversion ne doit pas avoir donné lieu à un avantage économique ; l'immigration en France doit s'être produite au même moment et pour les mêmes raisons. Les A. ont identifié deux populations d'immigrés répondant à ces cinq conditions : les Serer et les Joola, ethnies sénégalaises comportant, chacune, environ un tiers de chrétiens. Dans les chapitres 4 et 5, ils montrent que les chances économiques des musulmans serer et joola en France sont inférieures à celles de leurs compatriotes chrétiens.

Ayant établi que les immigrés musulmans subissent une discrimination économique en raison de leur appartenance religieuse, les A. s'attachent, dans les chapitres 6, 7 et 8, à dégager les parts de responsabilité des différents acteurs sociaux, en opérant une distinction entre une discrimination « rationnelle » et une discrimination fondée sur le « goût ». La discrimination rationnelle se manifeste notamment chez des employeurs, qui hésiteraient à embaucher un musulman par crainte de revendications religieuses sur le lieu de travail. Sans légitimer cette forme de discrimination, les A.

estiment que les musulmans en sont en partie responsables, citant les exigences de leur pratique religieuse et leur attitude envers les femmes. Quant à la notion de discrimination par goût (*taste-based discrimination*), elle renvoie aux travaux de Gary Becker et de George Stigler. Mais alors que les lauréats du prix Nobel estimaient que les goûts ne se discutent pas, les A. de la présente étude pensent pouvoir les expliquer par les niveaux relatifs de distance culturelle entre immigrés, chrétiens ou musulmans, et « Français enracinés » (Français nés en France, dont les deux parents et les quatre grands-parents sont également nés en France). Entre l'attitude antimusulmane de certains « Français enracinés » et la surenchère religieuse de certains musulmans, s'établit un « équilibre de discrimination », que les A. définissent comme « un cercle vicieux où des Français enracinés et des musulmans en France se comportent négativement les uns envers les autres, produisant des effets qui se renforcent mutuellement » (p. 108). Cet enchaînement de réactions expliquerait l'« échec » (p. 126) de l'intégration musulmane dans les sociétés de tradition chrétienne. Pour y remédier, les A. préconisent une approche « assimilationniste » plutôt que « multiculturaliste », mâtinée de mesures en faveur de la lutte contre la discrimination (chapitre 10).

Cette stimulante étude soulève de nombreuses questions. Nous nous bornerons à en évoquer trois.

Premièrement, on peut se demander si, en parlant d'« échec », les A. n'ont pas été exagérément pessimistes. Prenons l'exemple de l'égalité des genres. Citant les résultats du *European Social Survey*, les A. montrent que, entre la première et la deuxième génération d'immigrés, le taux d'adhésion à ce principe augmente plus fortement chez les chrétiens que chez les musulmans (p. 136-138). Mais il augmente aussi chez ces derniers. Le verre est-il à moitié plein ou à moitié vide ?

La deuxième question est théorique et porte sur la nature de la religion. N'est-il pas surprenant que, dans un pays fortement sécularisé, la religion constitue un critère de discrimination ? Les A. expliquent ce paradoxe par le fait que, selon eux, « la laïcité n'implique pas l'absence de pertinence sociale de la religion ; plutôt, elle exige des Français qu'ils n'en parlent pas ouvertement dans l'espace public. » (P. 19.) Mais quelle est cette religion des « Français enracinés » qui ne se caractérise ni par l'adhésion à des dogmes ni par l'observation de rites ni même par la fréquentation de lieux de culte ?

Enfin, cette monographie relance le vénérable problème wébérien du rapport entre croyances religieuses et comportements économiques. Si les A. dénoncent la discrimination rationnelle, c'est avant tout parce qu'elle est antiéconomique. La forte religiosité de certains musulmans entrave leur accès au marché du travail ; la peur de revendications religieuses décourage les directeurs des ressources humaines de diversifier le personnel, pourtant facteur de croissance de productivité. Il faut cependant observer que l'islam n'est pas la seule religion à opposer une résistance aux impératifs économiques.

En tout état de cause, toute réflexion sur la place des musulmans dans la société française devra désormais tenir compte de cette dense et exigeante étude.

J. Dean

THÉOLOGIE ET HISTOIRE DE L'ART

David Lyle Jeffrey, *In the Beauty of Holiness. Art and the Bible in Western Culture*, Grand Rapids, Eerdmans, 2017, 424 pages et 146 planches en quadrichromie, ISBN 978-0-8028-7470-2, \$ 49.

Le titre de l'ouvrage est une référence implicite à un cantique anglais qui reprend le Ps 29,2. L'art occidental est ici analysé à travers le filtre d'un regard religieux américain, ce qui réserve parfois quelques surprises.

Qu'une maison d'édition aussi marquée par la tradition calviniste publie un ouvrage sur l'art religieux en Europe occidentale est un signe de l'intérêt porté, même dans les milieux iconophobes, aux arts visuels et à leur possible dimension spirituelle. Ici, la spiritualité est clairement délimitée : il s'agit de la Bible. Sans doute est-ce la raison pour laquelle – et c'est dommage – l'apport de l'art non figuratif, incontournable aux XX^e et XXI^e siècles, est totalement passé sous silence dans l'ouvrage. Calvin, pourtant, n'aurait pas renié un tel art qui arrive à concilier la performativité du langage visuel et l'interdit de la représentation de Dieu, du Christ et même des personnages bibliques.

Qu'Alfred Manessier ait été oublié dans une présentation de l'art « religieux » du XX^e siècle et que l'A. lui ait préféré Arcabas est incompréhensible et affaiblit la qualité de l'ouvrage. De même, on ne trouve ici aucune trace des expressionnistes allemands (pris au sens large), dont certains, considérés aujourd'hui comme les plus grands artistes du XX^e siècle, ont explicitement revendiqué l'inspiration biblique de leur travail ; que l'on pense à Lovis Corinth, Emil Nolde, Max Beckmann, Karl Schmitt-Rottluf, Otto Dix, Ernst Barlach, pour ne pas parler des « politiques », pacifiques et antinazis (Otto Pankok, Georges Grosz ou Käthe Kollwitz) : ils ne sont même pas nommés ! On voit par là que la présentation de l'A., un érudit texan, est idéologiquement orientée. Pour l'époque contemporaine, sa grille de lecture passe par la pensée néothomiste de Jacques Maritain, fort appréciée outre-Atlantique, mais qui limite quand même passablement la compréhension de l'art contemporain dans ses rapports avec la spiritualité, y compris biblique.

Autre curiosité de l'ouvrage qui se veut une présentation, la plus complète possible, des rapports entre art et christianisme en Europe, de l'époque paléochrétienne à nos jours : la période de la Réforme est essentiellement abordée à travers la seule thématique de l'étude iconographique de la beauté d'une Bethsabée fortement dénudée, à laquelle l'A. consacre un chapitre entier (chapitre 8, p. 193-219). L'A., et c'est